

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

l'ABONNEMENT

3 patacons par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO. (ON INSERERA GRATIS LES AVIS DE MM. LES ABONNES.)

## Amanach Français.

Dimanche 12 (1805).— Prise de Munich, par Bernadotte contre les Autrichiens.

(1806).— Prise de Nauenbourg, par le maréchal Davoust, contre les Autrichiens.

(1813).— Combat de Dessau, par le général Reynier, contre les Prussiens.

La Louise Marie est attendue au premier jour du Havre

## MONTEVIDEO.

11 Octobre 1845.

(Suite à notre article d'hier.)

Ribadavia, suivant nous, commit une faute dont ses ennemis profitèrent pour hâter la ruine d'un système qu'ils ne comprenaient pas. Il devait étudier avec attention ses propres compatriotes avant de vouloir les élever à son niveau, car bien que tous les bons législateurs veuillent arriver à un même but ils mettent à profit pour y arriver, l'étude approfondie des coutumes et des mœurs du peuple qu'ils ont à instituer. Or, tous les peuples diffèrent par les coutumes, donc les lois de chacun d'eux ne peuvent être semblables. Les institutions, les lois d'un peuple bien civilisé ne peuvent convenir à un peuple qui l'est nouvellement. Il faut former les lois sur le caractère des hommes que l'on veut régénérer et non pas forcer la généralité d'un peuple à se former selon les lois. Ceci serait absurde. Le législateur doit avant de se mettre à l'œuvre, étudier avec soin les passions, les besoins, les mœurs et les coutumes d'un peuple et se guider ensuite sur cette étude pour établir les premières lois qu'il doit corriger à mesure que ce même peuple avance en civilisation. Ribadavia ne mit peut-être pas assez de ménagements, ne gradua peut-être pas assez l'effet de ses nouvelles institutions, excellentes sans doute, mais qui changeaient trop subitement la manière d'être d'un peuple accoutumé à l'organisation vicieuse du régime colonial espagnol, encore sous l'impression des volontés arbitraires d'un vice-roi. (1)

La licence, qui règne habituellement chez les peuples nouvellement libres, s'augmenta encore de la tolérance des nouvelles institutions, licence que Ribadavia devait réprimer avant que d'établir son système civilisateur, sans doute, mais peut-être peu analogue à la situation présente du peuple qu'il voulait régénérer. La licence incoercible par l'excitation sourde de quelques envieux devait en augmentant briser les ressorts de la nouvelle organisation. Quelques ambitieux qui ne comprenaient même pas l'utilité du nouveau système pour leur pays et qui épiaient les moindres fautes du gouvernement,

(1) Nous ne prétendons pas nier l'existence d'une constitution établie à Buenos Ayres antérieurement à l'avènement de Ribadavia au pouvoir, mais elle était si incomplète et si inconnue pour les classes peu éclairées que nous n'avons rien d'exagéré ou d'outré exprimé à ce sujet.

profitèrent de cette licence pour augmenter le désordre pour traiter de chimères les réalités les plus positives et amener la chute de ce régime, de cette nouvelle administration dont leur peu de talents semblaient les exclure.....

C'est généralement chez tous les peuples après les temps de la plus grande liberté, qui presque toujours dégénère comme à Buenos-Ayres en licence sans bornes, qu'apparaît le despotisme le plus absolu. L'histoire nous en donne de fréquents exemples: Buenos-Ayres l'éprouva bientôt. Elle avait abusé de la liberté, du don le plus beau que la providence puisse faire aux nations, elle en fut punie; un de ces propres enfants véritable fléau de la civilisation et de l'humanité, lui fut infligé pour châtiment chez elle cet esprit révolutionnaire qui ne respectait rien (2).

Pour se maintenir dans un poste aussi glissant où son hypocrisie et l'ambition aveugle de quelques hommes l'avait élevé et avant que d'établir le nouveau système qu'il y appartenait à l'insu de tous. Rosas commençant par réprimer ce désordre en s'attachant par des bienfaits, ou en éloignant par des missions lointaines, les principaux moteurs de ces continuelles révolutions. Plein d'une astuce diabolique, il ne laissa transpirer aucun de ses projets liberticides avant que de s'assurer de l'infailibilité de leur succès. Après avoir amplement mûri son plan anti-social il pensa que la terreur seule pourrait faire prévaloir son système, il l'employa effectivement, mais enorgueilli de quelques succès, il dévoila une partie de ses projets contre les étrangers, ce qui lui attira l'intervention des nations européennes et le met actuellement sur le penchant d'un abîme où il tombera peut-être. Nous arrêterons ici cette dernière question bien ou mal connue de tout le monde, mais que nous ne voulons plus entamer de peur de froisser les intérêts ou les opinions de quelques personnes. Seulement nous dirons que Rosas aurait eu le même sort que Ribadavia, que la terreur ne peut exister qu'un certain temps, que si la terreur courbe un moment les têtes, l'esprit s'y habitue peu à peu, l'entourage, le brave et en triomphe. Le gouvernement absolu qui s'établit par la terreur ne peut se soutenir longtemps; son existence est éphémère chez une nation civilisée.

Cependant Ribadavia, l'homme du progrès, est sur la terre d'exil... et Rosas est encore le protecteur tout puissant de la Confédération Argentine.

Charles MOUSSEUX.

(2) Personne n'ignore que Buenos-Ayres a possédé trois gouvernements différents dans un seul jour. Il suffisait, pour amener un changement, qu'un chef de parti se présentât sur la place avec une centaine de partisans pour renverser le gouvernement souvent établi depuis la veille.

## DOCUMENT OFFICIEL.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

DECRET.

Montevideo, le 10 octobre 1845.

Vu les abus continuels et notoires de communication

tolérée à Punta Yeguas avec le camp ennemi, et pour exécuter le blocus établi, le gouvernement décrète:

Art 1er. A partir du 13 courant, la côte appelée Punta-Yegua est déclarée bloquée et toute communication par ce point, est interdite.

2° Que ce soit communiqué, etc., etc.

SUAREZ.

Santiago Vasquez.

Rufino Bauza.

Santiago Sayago.

## NOUVELLES DIVERSES.

On nous assure que deux embarcations sont sorties de Buenos-Ayres pour la côte de Santa-Lucia et le Rosario, l'une chargée de yerba et de tabac et l'autre de munitions de guerre toutes deux sont commandées par un homme bien connu sous le nom de Manuel Guerrero.

Le brick anglais "Arethuse" va décharger à Martin-García son charbon de pierre pour l'usage de la station britannique. Le "Firebrand" remorquera l'Arthuse.

Nous n'avons de Buenos-Ayres, que les nouvelles suivantes: le brick sarde "Colombo" avait mouillé avant-hier dans le port de cette ville. On y savait déjà la prise de Gualguaychú—La "Paloma" prenait des passagers pour venir ici.—Le bruit courait que l'on ne délivrerait des passeports que jusqu'au 17 prochain.

On lit dans le "Constitucional":

On assurait savoir par l'interception d'une correspondance du consul Leitens, que le paquebot portugais attache à corvette "Juan primo" avait débarqué sur la côte orientale de la Plata des munitions pour l'ennemi.

## UNE CHASSE AU LION.

Un camp de travailleurs composé de soldats du génie, d'infanterie et de la 5me compagnie de discipline, s'occupait de la construction d'une fontaine auprès de Oued-Zerga, dans le cercle de Philippville. Ces hommes recevaient par fois la visite de deux lions, dont l'un d'une taille démesurée, étai connu et redouté dans le canton, disaient les Arabes, depuis plus de soixante ans! Plusieurs personnes résolurent de dresser une embuscade au noble animal; nous laisserons à l'une d'elles le soin de raconter en détail les circonstances de cette mémorable chasse qui dura toute une nuit et une partie de la journée suivante:

"J'avais eu occasion d'entendre, et même de voir d'assez près le lion énorme qui rôdait dans les environs

du camp de Oued Kerga. Je m'étais bien gardé de faire feu sur lui, ayant alors un de mes enfans avec moi, circonstance suffisante pour paralyser tous mes instincts de chasseur. D'ailleurs, la taille du noble animal était si énorme, son aspect si redoutable, quo, même étant seul, je ne me serais pas hasardé, je crois, à commencer les hostilités. Je le vis s'éloigner, jo l'avoue, avec un inexprimable plaisir. De retour au camp, je fis part de la rencontre que je venais de faire à quelques intrépides amateurs de l'affût, et nous organisâmes une embuscade pour le lendemain. Je n'oublierai jamais cette nuit-là : c'était celle du 17 au 18 juin, une de ces admirables nuits d'Afrique avec un magnifique clair de lune qui permettait de parfaitement distinguer les objets. A peine avions nous entendu les rugissemens du lion, fort près du camp, entre onze heures et minuit, que, nous étant habillés à la hâte, nous avions couru prendre position sur un arbre. Nous étions quatre, perchés dans ses branches : le sergent Lera, M. Dupin, comptable du camp, un caporal de la compagnie de discipline, et M. Rousseau, pharmacien de Philippeville.

Le lion sans défiance, arrive lentement et avec une démarche majestueuse, auprès de l'arbre où nous fatendions. Qu'il était beau à voir ainsi, agitait sa longue queue terminée par un bouquet noir, avec son épaisse crinière que la brise du soir soulevait par momens, et ses yeux flamboyans et sa taille gigantesque! C'était un digne ennemi à combattre; mais, afin de rendre la partie moins inégale pour nous, nous commençâmes par lui envoyer une première décharge. Il tombe en gémissant, puis semble mort; mais nous nous gardons bien de descendre aussitôt de notre arbre, et nous continuons le feu. Le lion, atteint de nouvelles blessures, cherche instinctivement de s'éloigner des chasseurs; il se traîne à trois cents pas de là, dans un champ de blé. Un autre survient, une lionne sans doute; elle suit le blessé, s'arrête avec lui et léche ses plaies. Ce spectacle avait quelque chose de touchant, même pour nous autres meurtriers; il nous impressionna vivement.

Il semblait que tout fût fini et qu'il n'y eût plus qu'à recueillir le fruit de la victoire; mais il était écrit qu'elle devait coûter cher, cette victoire, et que le noble animal ne descendrait pas seul dans la tombe! Le matin, vers cinq heures, au moment où les travailleurs se rendaient à leur chantier, trois ou quatre sapeurs du génie, quelques disciplinaires et deux ou trois soldats d'infanterie voulurent, malgré les ordres du caporal du génie, aller attaquer le lion blessé: le sapeur Blanc-Brûlé, arrivé le premier, lui tira de très près un coup de fusil: se sentant de nouveau blessé, l'animal se jette sur le sapeur qui l'attend bravement à la pointe de sa bayonnette. Effrayés par cette brusque attaque, les autres soldats avaient fait un mouvement de retraite. Le lion renverse le sapeur, resté seul, et allait le dévorer, si un caporal de génie ne fût survenu, et, par un coup de fusil tiré à bout portant, ne l'eût dérangé à propos. Le lion se tourna alors contre ce nouvel assaillant et contre un soldat d'infanterie qui, qui fort heureusement, parvint à se soustraire tous deux à sa rage. Le féroce animal était blessé mortellement, il ne s'agissait plus que de l'achever. Les soldats d'infanterie étant revenus à la charge, réussirent cette fois à lui donner le coup de grâce. Ce lion qui a été transporté à Philippeville, à étonné tout le monde par sa grandeur prodigieuse.

Quant au pauvre sapeur Blanc-Brûlé, il est mort le 19, à l'hôpital moins des blessures que le lion lui avait faites, que des suites d'une balle envoyée par un camarade maladroit ou effrayé qui avait tiré lorsqu'il était renversé sous le lion.

Les Arabes ont témoigné une joie extrême en se voyant débarrassés de ce voisin dangereux. Ils ne en savaient pas de remercier les chasseurs auxquels ils offraient du lait, des œufs et tout ce qui était à leur disposition.

(Constitutionnel)

Comme on devait s'y attendre, la S. Porte a pris en sérieuse considération des communications qui lui ont été faites ces jours derniers par MM. les représentans des cinq hautes cours allées au sujet des déplora- bles événemens dont le Liban est de nouveau le théâtre. Mu par les sentimens d'humanité et de justice qui l'animent, le gouvernement de Sa Hautesse s'est empressé de délibérer en conseil sur les moyens à prendre pour mettre enfin un terme à un état de choses dont s'est alarmée sa sollicitude bien connue pour tout ce qui touche au repos et au bien être des sujets du Grand-Seigneur. Des mesures énergiques ont été adoptées pour arriver à ce but, et des instructions ont été envoyées, par le paquebot d'avant-hier, aux agens du gouvernement en Syrie, afin qu'ils aient à les mettre immédiatement à exécution, avec toute la vigueur et l'impartialité que réclament les circonstances. La S. Porte ne doute nullement de l'efficacité des moyens qu'elle s'est décidée à employer pour faire cesser l'anarchie qui désole le Liban, et tout fait espérer que le succès ne trompera par son attente; ses efforts, du reste, se trouveront secondés par l'appui moral que leur prêtent le parfait accord et l'unanimité de sentimens et de vues manifestées dans cette occasion par MM. les représentans des cinq hautes cours.

(Journal de Constantinople)



et

#### MOUVEMENT DU PORT.

##### ARRIVAGES

Entrées du 11.

Buenos-Ayres, cutter Oreste avec des passagers.

##### MANIFESTES.

Polacre espagnole Joven Dolores, consignée à Zumaran Tressera; savoir:

A Pereira Meireles 200 sacs farinha, 600 rouleaux tabac; à Kubli, 1 caisse cigares, 16 bqs orges; au capitaine, 30 caisses chapeaux, 4 pipes eau de vie, 10 id. m. id., 30 quart id., 33 la ribs id., 10 caisses savon, 5 pipes eau de vie, 50 caisses savon, 20 barrils poivre, 40 balles papier gris, 365 potiches huile 100 quarts id., 597 caisses liqueurs, 1 bqr pois chiches; à Zumaran Tressera, 60 quarts huile, 300 caisses savon; à J. B. Pereira, 100 sacs riz, 100 id. farinha.

Brick goelette brésilien Cacique, consigné à M. J. Envas; savoir:

A Meireles, 221 tercios yerba; à Antoine Marques, 87 bqs riz, 86 tercios yerba; à J. G. Garcia, 60 tercios id.; à J. B. Soriano, 10 demi tercios id.; à de Sosa, 267 tercios id.; à Al-faro 127 tercios id.; à Manuel Ramos, 32 douzaines varas.

##### MEMORANDUM.

Le brick de guerre sarde Colombo est ar- rive à Buenos-Ayres le 7.

Le cutter Oreste, sorti de Buenos Ayres le lundi 6, avec des passagers, pour Montevideo, a relâché à la Colonia.

La goelette sarde Paloma devait sortir au- jourd'hui de Buenos-Ayres pour ce port.

## AVIS DIVERS.

### AVIS.

Leçons particulières de langue française, de latinité, de mathématiques, de géographie, d'histoire et de dessin, par M. Charles Mous- seaux.

S'adresser au bureau du Patriote, calle de las Camaras, n. 34.

### AVIS.

Il a été perdu un jeune chien épagneul, tout noir; âgé de trois mois; il est offert une hon- nête récompense à la personne qui le rapportera rue du Cerrito, N.º 134.

### AVIS.

M. Faure chargé de la vente des billets de la rifa des six tableaux, ayant perdu la tota- lité des billets, prie la personne qui les au- raient trouvés de vouloir bien les déposer au bureau du journal, où il recevra une gratifi- cation.

Des mesures ont été prises pour que ces billets n'aient aucune valeur dans le cas con- traire.

### AVIS.

Le soussigné qui est resté depuis le mois de septembre 1842 l'employé de MM Plane frères, avec un intérêt sur les ventes que fai- sait la maison, jusqu'à son retour de Rio- Grande en août 1844, n'a plus à aucun titre, depuis lors, fait partie, sinon d'une manière officieuse, de la maison de MM Plane frères. Il a l'honneur de prévenir les personnes qui pourraient avoir quelques affaires à traiter avec lui, qu'on le trouvera tous les jours chez lui de huit à onze heures du matin et de qua- tre à sept heures du soir, rue du Paraná, n. 12

J. N. MARECHAL.

### AVIS

Craisse de porc à 140 reis la livre et à 3 \$ 1/2 l'arrobe, en face l'hôpital français à côté de la pharmacie de M. Lenoble.

### AGENCE GENERALE D'AFFAIRES.

Rue Zavala, N.º 80.

A vendre à la Victoria, 3,125 varas de terrain, manzana 48. — à vendre à la Victo- ria, 2,500 varas de terrain, manzana 32. — On demande 1,000 \$ sur l'hypothèque d'une maison en ville. (S'adresser au bureau). — On desire louer une maison bien située, on donnera des garanties. — On desire acheter un terrain en ville. — On demande un jeune homme possédant le français et l'anglais, ou l'espagnol et l'anglais.

S'adresser pour demandes ou propositions, tous les jours au bureau de l'agence.

Le Propriétaire-Gérant, Jh. REYNAUD:

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS.